MSSN Meesser

Absences, mues et macules

L'Atlas, galerie des mondes, Paris 7 septembre - 26 octobre 2024 Vernissage le 6 septembre

Comme son titre le suggère, Absences, mues et macules est une exposition ouverte. Sous un titre permettant d'appréhender le travail d'artistes contemporains défendus par Meessen, galerie d'art contemporain établie à Bruxelles depuis 2008, l'exposition a pour ambition d'ouvrir des lignes de fuite tout en offrant des parallélismes pertinents sur les les notions d'absence, de perte et de rature. Sont réunis une vingtaine d'artistes dont la pratique se base sur une rigueur conceptuelle tout en n'évacuant pas une certaine séduction visuelle.

Que ce soit via l'effacement (Aballí, Lamas, Sicilia), l'érosion (Fridfinnsson, Kawauchi, Lamas), le cadrage (Platéus, Rigou, Xie), le floutage (Belooussovitch), le recouvrement (mountaincutters, Richer, van Luit), la lacune (Maire), la transformation chimique (Siedlecki, van Luit), la combustion (Parmiggiani), les oeuvres ici rassemblées font appel à des gestes qui peuvent sembler a priori des gestes iconoclastes, ou de dissimulation à tout le moins, mais qui s'avèrent, dans un paradoxe constant, révéler la densité de chaque oeuvre.

A contre-courant du gigantisme et de l'immédiateté, *Absences, mues et macules* réunit des artistes qu'on pourrait qualifier de romantiques conceptuels développant despréoccupations communes pour le vide, la disparition, le silence. Ils prennent à contre-pied la nécessité de faire voir tout tout de suite et nous questionnent sur les liens inextricables qui existent entre toute présence et toute absence.

Artistes:

Ignasi Aballí, Léa Belooussovitch, Marc Buchy, Lieven De Boeck, Hreinn Fridfinnsson, Ellen Harvey, Rinko Kawauchi, Nicolas Lamas, Benoît Maire, mountaincutters, Cornelia Parker, Benoît Platéus, Claudio Parmiggiani, Jorge Méndez Blake, Evariste Richer, Solène Rigou, Namsal Siedlecki, José María Sicilia, Thu Van Tran, Chaim van Luit, Xie Lei.



Pour *Untitled (Dust)*, Ignasi Aballí a collecté dans les coins les plus secrets de la galerie une quantité importante de poussière qu'il a patiemment tamisée au-dessus d'une plaque d'un mètre de côté. D'une part, il donne à voir le lieu sous une forme non conventionnelle, d'autre part il fait allusion à la future ruine inéluctable du bâtiment et de façon plus globale à la notion de vanité (« né poussière tu retourneras poussière »). Il montre l'imperceptible, le non souhaité, le délaissé en l'élevant au statut d'oeuvre d'art et en lui conférant une qualité esthétique indéniable.

N'a-t-on pas l'impression d'être ici en face d'un pigment gris, d'une consistance et d'une pureté remarquables : le pigment du temps en quelque sorte ? On peut aussi voir dans ce tapis de poussière un paradoxe limpide si on considère que le presque rien, le pulvérisé, remémore l'essence de la matière, son inaltérable existence. On pourrait aller jusqu'à voir l'épiphanie de la matière et sa disparition dans le même lieu. Une présence de l'absence.

Ignasi Aballí

Untitled (Dust), 2011

Dust, vinyl letters, plexiglass, metal $200 \times 100 \times 100$ cm





Procédé mis au point il y a plus de trente ans par Claudio Parmiggiani, la delocazione consiste à enfumer un espace contenant des objets (bouteilles, livres, lampes à pétrole,...) disposés sur des étagères. Lors du processus de mise à feu, une lourde fumée se dégage et se dépose partout dans le local. Après l'avoir aéré, l'artiste enlève les objets et révèle ainsi leur silhouette par défaut. Là où l'objet se trouvait, la fumée n'a pu se poser. En l'enlevant, on perçoit donc sa trace, sorte de mémoire de l'objet disparu.

Une abondante littérature existe sur son travail dont un passionnant essai du philosophe français Georges Didi-Huberman, *Génie du non-lieu* aux éditions de Minuit. Dans cet ouvrage, Didi-Huberman soulève nombre de questions que Parmiggiani met à jour avec ces oeuvres. Des notions aussi essentielles que le temps, la disparition, l'empreinte, l'ombre, le souffle, le néant sont analysées avec intelligence. Ces *Delocazione* sont à voir comme des « sculptures d'ombre ».

Claudio Parmiggiani

Senza titolo, 1998 Smoke, soot and butterflies on board 115×150 cm



Le Monde maculé et Le Monde immaculé d'Evariste Richer sont deux exemplaires du journal Le Monde, l'un saturé d'encre, l'autre quasiment vierge. Chacun d'eux incarne une extrémité de la chaîne d'impression du quotidien. Le Monde maculé résulte en effet du pré-encrage permettant de répartir uniformément l'encre sur les rouleaux, tandis que Le Monde immaculé atteste du nettoyage complet de ces mêmes rouleaux, une fois l'impression terminée. Bien qu'ils constituent deux oeuvres distinctes, les deux journaux renvoient immanquablement l'un à l'autre dans une opposition binaire, comme un négatif et son positif.

Evariste Richer

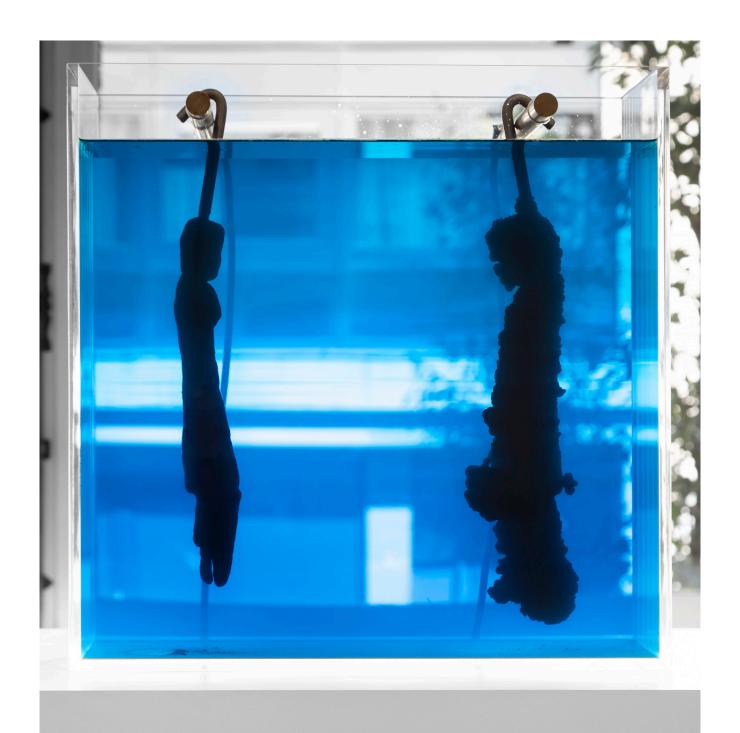
Le Monde maculé / Le Monde immaculé, 2004 Paper (Newspaper "Le Monde") and ink 38×25 cm (each)

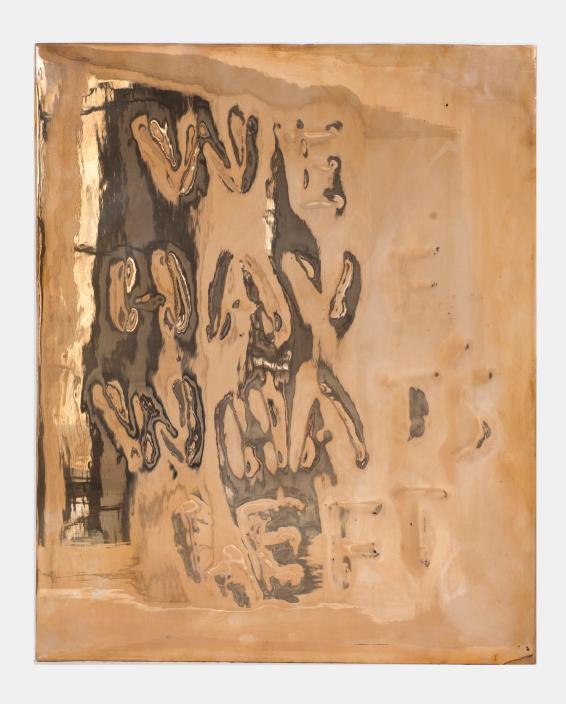


Pour l'œuvre *Viandante*, l'artiste Namsal Siedlecki a réalisé des répliques en cuivre d'un ex-voto gaulois du 1er siècle avant J.-C. qu'il plonge dans un bain d'électrolyse. Avec le processus chimique qui s'établit entre l'ex-voto anode et l'ex-voto cathode, il y a transfert de cuivre de l'un vers l'autre. L'anode perd de son cuivre au profit de la cathode. Plus le temps passe ou plus le courant électrique est puissant, plus le processus est radical. L'anode se désagrège inexorablement au profit de la cathode qui s'épaissit. Siedlecki s'intéresse à tous les types de transformation de la matière et livre ici une oeuvre riche en lectures (historique, sacrificielle, chimique,...).

Namsal Siedlecki

Viandante, 2004 Copper, electrolysis machine, tank, fluid Variable dimensions



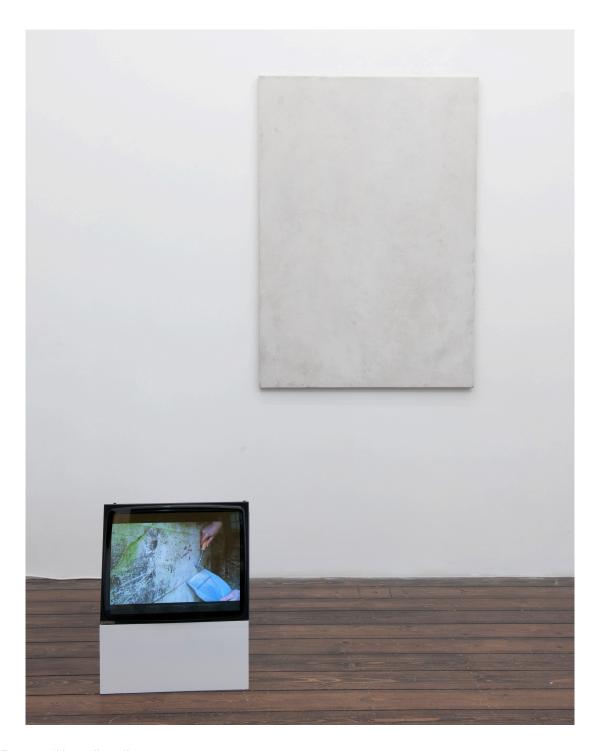


José María Sicilia est un traqueur d'invisible.

Pour sa série *Eco*, il privilégie l'utilisation du bronze et de son pouvoir réfléchissant. Après avoir écrit à l'acide une phrase sur la plaque en bronze, en l'occurrence *We have what's left*, l'artiste polit le bronze jusqu'à l'obtention d'une surface aussi réfléchissante qu'un miroir. Le texte semble s'effacer comme lorsqu'on écrit sur le sable d'une plage et que les vagues font disparaître le tracé petit à petit. Sicilia nous rappelle la vanité de toute chose et le temps qui inexorablement passe.

José María Sicilia

Eco (We have what's left), 2012 Bronze $55 \times 46 \times 2,5$ cm



Avec Entartet (Marc Chagall), l'artiste néerlandais Chaim van Luit fait une référence directe à la funeste exposition Entartete Kunst organisée par les nazis en 1937. L'oeuvre montrée ici est une toile de lin brut peinte en blanc couplée à une vidéo montrant l'artiste en train de décaper et de récolter de la peinture dans un bunker d'époque situé dans une forêt allemande. Pour définir les dimensions de cette toile, van Luit a repris les dimensions exactes d'une toile de Marc Chagall (La prisée) qui faisait partie de l'exposition des nazis. Il a acheté une toile vierge qu'il a ensuite recouverte d'une peinture blanche reconstituée à partir des pigments récoltés dans le bunker.

D'une part, nous sommes face à une oeuvre monochrome blanche qui peut être vue comme une arrivée à un point de non retour de la peinture mais aussi comme une toile préparée avec une sous-couche blanche (rappelant le gesso) qui serait une base pour une nouvelle oeuvre. Avec *Entartet (Marc Chagall)*, van Luit convoque les heures les plus noires de l'histoire mondiale tout en ouvrant une perspective positive.

Chaim van Luit

Entartet (Marc Chagall), 2015 White lime pigments on raw linen and video 133 x 93 cm